

**CÉCILE  
VILLAUMÉ**

1914-1996  
MARGUERITE DURAS



## DES ÉCRIVAINS IMAGINÉS



SIDONIE GABRIELLE,  
DITE COLETTE  
1873-1954

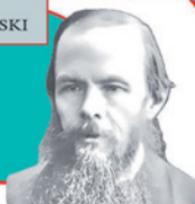


1882-1915  
LOUIS PERGAUD



1842-1898  
STÉPHANE MALLARMÉ

1821-1881  
FIODOR DOSTOÏEVSKI



GÉRARD DE NERVAL  
1808-1855

CHARLES D'ORLÉANS  
1394-1465



LE DILETTANTE

*Des écrivains imaginés*

Cécile Villaumé

*Des écrivains imaginés*

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6<sup>e</sup>

couverture : Camille Cazaubon  
© le dilettante, 2019  
ISBN 978-2-84263-985-3

*Pour Françoise et Madeleine*



## Charles

(1394-1465)

*Deployez vostre banniere,  
Loyauté, je vous en prie,  
Et assailliez la frontière  
Où Dueil et Merencolie,  
À tort et par felonnie,  
Tiennent Joye prisonniere,  
De moy la font estrangiere ;  
Je pri Dieu qu'il les maudie !*

Charles d'Orléans, « Ballade XXVI »,  
*Poésies*, éd. 1914

« Envoyés par messire Broux, intendant, mille six cents livres tournois. »

Charles grimace malgré sa promesse de rester impassible. Il y a dix ans il trouvait les comptes rendus concernant ses finances ennuyeux. En cette année 1428, il les trouve inquiétants. C'est que, dix ans auparavant, ses intendants lui apportaient

dix mille écus par an et qu'aujourd'hui ses revenus ont été presque divisés par dix. La visite de Denisot Rogier, son secrétaire, assombrit toujours l'humeur de Charles. Denisot, le malheureux, n'en est pourtant pas la cause. Il a embarqué à Calais avec son sauf-conduit, bravé la mer démontée de mars en compagnie de son chien, un barbet roux qui toujours frétille même au milieu des tempêtes. Mais la fidélité de Denisot ne tempère pas pour autant les mauvaises nouvelles qui arrivent en foule dès qu'il commence à lire les comptes.

Charles est si tourmenté qu'il a été incapable de terminer une ballade commencée une semaine plus tôt, une variation sur le thème du chastel de Joyeuse Plaisance assis sur roche d'Espérance. Après dix ans de pratique de la poésie en milieu plus ou moins carcéral, Charles est passé maître dans l'art de l'allégorie. Il sait épuiser les nuances de la métaphore filée. Sa femme portant le doux prénom de Bonne, il a produit un nombre impressionnant de ballades en son honneur dans lesquelles il établissait un parallélisme entre l'onomastique de son épouse et son caractère. Il est certes contrarié de ne pas l'avoir vue depuis douze ans.

Cependant l'allégorie est le cadet de ses soucis quand il écoute l'énumération infinie des dettes, des catastrophes, des pillages et des emprunts qui ont grevé ce qui fut autrefois la fortune des Orléans.

Après les recettes, composées des mille six cents livres tournois et du produit de la vente de sa *Légende dorée*, de son *Catonnet* et de son *Livre des trois pèlerinages*, Denisot passe aux dépenses.

« Pour du drap noir destiné à doubler une robe de satin, deux paires de chausses, la façon de trois ceintures d'or, cinq cents écus. »

Charles repense à cet habit qu'il avait fait broder de cinq cent vingt-six perles, lesquelles formaient la phrase « Madame je suis plus joyeux ». C'était un heureux temps alors. Son père était presque vengé. Le chagrin de Charles à la suite de la mort de sa première épouse s'était dissipé et il s'était remarié. Il était riche, libre alors, et en France ! L'Angleterre n'est tolérable qu'au printemps, et encore quelques semaines seulement. C'est moins les paysages qui lui manquent que le très beau ciel d'Île-de-France et de Picardie, toujours changeant, aux nuages vite apparus sur un ciel bleu cru, balayés par un souffle de vent, qui s'effilochent comme les rêves du matin. Ici le ciel est d'un gris uniforme d'ardoise, du moins ce qu'on peut en voir quand il ne pleut pas. Depuis qu'il est otage, Charles a revu ses classiques : tous ces beaux contes de Bretagne et de Cornouailles qu'on récitait à la cour de France, Lancelot et Guenièvre dans la forêt, autant de sornettes. Dans un pays

pareil, ces beaux amants au corps si souef et poli ne sauraient demeurer deux jours dans un ermitage de la forêt. Ils rentreraient bien vite, enrhumés et penauds, dans leurs châteaux, se mettre à l'abri de la pluie.

« Pour la garde de monseigneur, au chevalier Thomas Combworth, quatre cents écus. »

Accueillir un otage qui doit tenir son rang est une bonne occasion pour qui sait la saisir aux cheveux. En ces périodes d'interminables tractations, c'est un investissement qu'on lègue à ses enfants. Charles paie au minimum vingt sous par jour et en a été réduit, le mois dernier, à emprunter à son tailleur. Mais où peuvent bien passer les écus qu'il verse à ses geôliers ? Pas dans le recrutement des chambrières chaque jour plus laides, plus vieilles et plus renfrognées que la veille. Il y a laissé jusqu'à sa pelisse de zibeline.

Tandis que Denisot déroule ses comptes, Charles repense aux débuts de sa captivité. On l'avait amené à Londres au milieu d'une foule qui acclamait Henri V, le roi d'Angleterre. Malgré son amertume, Charles avait été impressionné par le raffinement de la cour anglaise, et les premières années n'ont pas été si désagréables. Il n'est pas rare qu'un prince soit laissé en otage par son père pour garantir un traité de paix. C'est ce qui était

arrivé au frère de Charles, le duc d'Angoulême, qu'il a retrouvé en arrivant à Londres. En outre, être retenu dans une cour aussi distinguée que l'est la cour anglaise n'est pas une expérience dépourvue d'intérêt. Cela lui a permis de pousser son petit talent de poète. Les chambrières étaient accortes, les femmes charmantes, le roi aux petits soins.

Mais tout a mal tourné quand Henri VI, son cousin d'Angleterre, a voulu appliquer dans toute sa rigueur le traité de Brétigny signé par le roi fou, qui donnait aux Anglais la possession de la France. À partir de là Charles et ses parents captifs ont essuyé des forteresses de plus en plus rébarbatives dans le nord de l'Angleterre : Fotheringay, puis Bolingbroke, de sinistre mémoire. Évaporées, les belles, disparue, la cour d'amour ! Le lit n'était plus bassiné qu'un soir sur deux. Les forteresses étaient peuplées de Saxons sinistres dont la bouche rendait des sons gutturaux. On y mangeait des bêtes bouillies dans un méchant brouet vendu à un prix prohibitif. Charles y a été fort mal. Cela va mieux depuis qu'il est revenu à Londres, mais enfin il voudrait bien s'en aller. Il commence à trouver que la plaisanterie a assez duré. Il est tenu au courant par ces deux hommes exacts de l'état de ses finances, mais les affaires politiques lui sont soigneusement celées. Les messagers, ces

hommes graves, doivent dépouiller leurs robes fourrées et se mettre entièrement nus avant de rencontrer Charles.

« Mille livres tournois pour l'entretien des gens de guerre. »

Certes il y aurait là matière à économie. À quoi servent les gens de guerre, si ce n'est à détruire ce que l'ennemi a laissé? Et quels alliés il s'est trouvé dans sa quête de justice contre le duc de Bourgogne! Le duc d'Armagnac, son beau-père, était un fou furieux assassiné depuis. Ses Gascons ravagent les terres de Charles sous prétexte de se payer.

Charles reste étranger à cette furie guerrière. Ce n'est pas qu'il ne l'ait jamais éprouvée de sa vie. Le matin d'Azincourt, il a refusé les propositions du roi Henri en criant avec les autres, les jeunes nobles qui devaient être égorgés quelques heures plus tard. Craignant de répandre le sang chrétien, le roi anglais suggérait de partir sans combattre et de rembourser les dégâts. Les beaux chevaliers, pressés d'en découdre et certains de gagner car on était trois pour un, ont refusé hautement. Depuis qu'on l'a retiré de sous les cadavres des chevaliers de moindre importance pour le conduire à Londres, il a eu mille fois l'occasion de se repentir de cet enthousiasme idiot.

L'agacement grandit chez Charles depuis qu'il

écoute Denisot. Il ne nourrit pas d'illusions sur la prospérité de ses états : ce que les Anglais n'ont pas ravagé, ce sont ses alliés armagnacs qui l'escamotent. Il n'a presque plus rien à mettre en gage : les hanaps, les tapisseries, les manuscrits précieux recouverts de lin fin, tout est pillé. En Beauce, des contrées entières sont en friche parce que les paysans se terrent dans la forêt entre deux passages de troupes. Tout cela, il le sait, mais c'est encore plus déplaisant quand quelqu'un vient vous le répéter à intervalles réguliers.

« Pour la réparation d'un collier d'argent en façon de camail décoré d'un porc-épic, vingt écus. »

Le collier appartenait autrefois au comte de Vertus son frère, mort à Beaugency en guerroyant pour Charles. Il est désormais porté par Jean, que tout le monde appelle Dunois, le demi-frère de Charles, que son père eut de sa maîtresse Mariette. Il est jeune mais brave. C'est lui qui a eu l'idée de dissimuler des messages sous la queue du barbet fidèle pour communiquer à Charles les informations stratégiques que l'Angleterre veut lui cacher. Ils peuvent toujours dévêtir ses hommes de confiance. Tant qu'ils ne tondront pas le barbet, Charles recevra des nouvelles de France.

« Pour la libération de monseigneur le duc d'Angoulême, mille écus. »

Cette autre affaire encore. Pour libérer son autre frère, Charles s'est entremis avec des marchands lombards, véritables punaises humaines qui lui sucent tout son sang. Il faut se dépêcher en outre de verser la somme. Charles n'aime pas les pensers bourgeois qui tournent dans sa tête. Mais on a beau être un prince des fleurs de lys, avoir reçu la meilleure éducation au monde, polie par des années de captivité à la cour anglaise, on n'est jamais bien aise de se faire dépouiller.

« Pour Jean Victor, marchand lombard, mille écus. »

Encore une crapule. Un Lombard, un usurier, un Juif, une sangsue qui lui dévore le peu que les Anglais lui laissent. La façon la plus juste de le traiter serait de lui passer son épée à travers le corps jusqu'à la garde, mais Charles a horreur de faire couler le sang. Il a toujours privilégié les solutions diplomatiques. Même quand son père, le beau Louis, a été assassiné comme un voyageur imprudent par une équipe de coupe-jarrets appointés par le duc de Bourgogne, Charles n'a pas voulu tirer vengeance à sa façon et a respecté la justice royale malgré qu'il en eût.

Cependant il ne reste plus qu'une feuille et Charles commence à respirer. Sitôt que ce fidèle fâcheux aura déguerpi avec sa liste, Charles pourra oublier ses soucis en finissant sa ballade sur le chastel de Joyeuse Plaisance et ses tours Fiance, Ferme Désirance et Souvenance. Il lui tarde. Denisot est un loyal serviteur, mais Charles lui préfère décidément son chien : il a le rare mérite de ne rien entendre aux finances.

Justement les gardes caressent le folâtre barbet qui leur fait des grâces. Ce soir Charles prendra connaissance du billet. Malgré ce stratagème, que de retard dans les dépêches, que d'imprécisions, que de malentendus ! Quand il est parti de France, le pays était gouverné par un roi fou qu'on ne lavait que les jours où il fallait ratifier un traité. Le reste du temps, on le laissait dans son Louvre et dans sa crasse, avec sa maîtresse qu'il prenait pour la reine parce qu'elle portait les mêmes vêtements.

Allons, ce sera bientôt fini, quelques brouilles encore.

« Pour la nommée Jeanne, de Domrémy, deux aunes de fine Bruxelles vermeille, une aune de vert perdu ».

Cette fois Charles éclate en imprécations. Qu'est-ce que c'est que ça ? Pourquoi offrir des robes aux couleurs de Charles à une Lorraine itinérante ?

La réponse de Denisot est peu claire. Il s'agirait d'une jeune fille qui se dirait envoyée par Dieu pour le délivrer. Jeanne d'Orléans, fille de Charles, l'a accueillie trois grands jours dans un monastère.

Charles sursaute. Au prix où est l'aune de drap ! Jeanne va-t-elle offrir des cadeaux à toutes les illuminées qui se présentent ? La jeune femme, précise Denisot, s'est mise en route dès qu'elle a su que les Anglais avaient pris Orléans. Elle se dit missionnée par l'archange saint Michel et les saintes Catherine et Marguerite. Charles ricane : encore des guerres, encore des morts, et pendant ce temps on fait bon marché de sa liberté. Il souhaite bonne chance à saint Michel, saintes Catherine et Marguerite pour réussir là où toute l'habileté diplomatique a échoué.

L'émissaire est interdit devant le blasphème. Le barbet, dès les premiers cris de Charles, a perdu son expression confiante et part, museau bas, se réfugier sous un banc. Charles tempête. Denisot s'empêtre. « C'est que, messire, le duc Charles de Lorraine lui a donné une escorte. En outre, je vous ferai observer que le populaire suit la jeune fille, à cause de la prophétie concernant une sauveuse qui devait venir des marches de la Lorraine... »

Charles explose. Sa libération ! Combien de fois déjà a-t-on entamé des négociations avec les Anglais ! Douze ans qu'on le promène au propre comme au figuré ! Il a compté sur tous et tous l'ont

trahi, mais il continue à pressurer ses états pour verser de l'argent à ces Judas. Ce Sigismond, empereur des Romains, qui faillit être son beau-père et feignait le gâtisme à la fin des festins, à l'heure des négociations ! Et son gendre, un incapable tout juste bon à se battre. Et son demi-frère bâtard qui n'entend rien aux intérêts familiaux !

Deniset peut toujours parler. Les faits sont clairs. On veut lui forcer la main à acheter du drap à une gueuse, voilà tout, sans doute la maîtresse d'un des membres de ce conseil des douze dont il saura bien s'occuper en rentrant en France. À moins que ce ne soit Dunois qui profite de l'absence du chef de famille pour dispenser des largesses à une de ses coquines. Comme on le vole ! Voilà Charles tout bilieux. Il n'aura pas la force, il le sent, d'achever aujourd'hui sa ballade.

Qu'on lui achète son drap à cette catin ! Quant à la croire pucelle, et inspirée, il faudrait être autrement naïf que Charles pour l'imaginer.



## Antoinette

(vers 1634-1694)

*Molière et Corneille, on sait que l'on doit trouver ça formidable. Mais peu de gens connaissent les noms de Françoise Pascal, Mme de Villedieu, Antoinette Deshoulières, Anne de La Roche-Guilhen ou Catherine Bernard, pourtant mères du théâtre classique...*

Entretien au sujet des Journées du matrimoine avec Aurore Evain « autrice, metteuse en scène et historienne du théâtre » paru dans *Télérama* le 26 décembre 2017

*Il faut raccourcir les géants,  
Et rendre les petits plus grands ;  
Tout à la même hauteur,  
Voilà le vrai bonheur !*

Extrait de la chanson révolutionnaire  
*Le Fameux Guillotin*, 1793

L'échéance approche. La communication n'est toujours pas prête. Josyane Taupin-Miflu, d'humeur

sombre, contemple ses notes éparées sur le bureau Ikea dont un des pieds donne des signes de faiblesse. De son septième étage, Mme Taupin-Miflu a une vue que personne ne songe à lui prendre sur les environs de l'université Marc-Bloch - Germaine-Tillion, à Strasbourg. Elle aperçoit, tout en bas, à l'aplomb, les arbustes persistants à croissance rapide plantés en massifs, baguenaudiers, schisandres de Chine, cyprès de Leyland, mufliers du Japon et autres essences suspectes, sources annuelles d'allergies. Tout autour se dressent les autres bâtiments de l'université : le Patio, le Platane, le Portique. Ces noms évocateurs ont été donnés du temps où les architectes croyaient que leurs mal-façons mettraient quelque temps avant d'apparaître au grand jour. Ils sont l'objet de risées maintenant que les plaques de verre qui les recouvrent se détachent, laissant la laine de verre à nu, tombant sur le passant étourdi. Ça et là, abandonnées sur le macadam, quelques poubelles dérobées aux immeubles voisins, dépouilles opimes du dernier Grand Soir du mois dernier, béent au soleil. Quelques étudiants, vêtus qui d'une combinaison de lapin en peluche géante, qui d'un uniforme de collégienne japonaise associé à des chaussettes bavaroises, se hâtent mollement vers des cours dispensés dans les bâtiments futuristes quoique périlleux.



## TABLE

<u>Charles</u>	9
<u>Antoinette</u>	21
<u>Manon</u>	39
<u>Heinrich</u>	57
<u>Gérard</u>	73
<u>Fiodor</u>	89
<u>Stéphane</u>	105
<u>Arthur</u>	117
<u>Marcel</u>	123
<u>Gabrielle</u>	135
<u>Louis</u>	145
<u>Paul</u>	161
<u>Françoise</u>	175
<u>Eugène</u>	185
<u>Marguerite</u>	201
<u>Les écrivains en question</u>	211